

Tahar MAZOUZ

La mille et deuxieme nuit



La mille et deuxième nuit



Tahar Mazouz

La mille et deuxième nuit

Conte

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3243-8

Dépôt légal : Avril 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Chapitre un

La première chose dont je me souviens, c'est la chaleur rouge et orange, douce sur ma peau, et une autre, blanche et grasse, toute au fond de moi. Le soleil et le lait de ma mère.

J'étais simplement vivant, sans aucune pensée propre, ouvert, offert.

Involontaire, né, présent au monde, déjà seul.

Deux repères rythmaient ma présence, l'ombre et la lumière, et entre temps, un mouvement continu, le bruit, les odeurs, des formes, la vie, comme moi, en dehors de moi.

Un mot, le premier, un nom, répété, murmuré, chanté. Mon nom : « MOHAMED ». Premier fils je portais la marque du « Prophète », comme mon père avant moi et mon grand-père avant lui, le nom du maître de toutes vies, que je lèguerais à mon tour au premier des miens.

Le ciel, l'homme, et la terre pour le tenir debout, par la grâce du divin et sa volonté dans le livre.

J'ai grandi dans ce monde qui ne pouvait être que le seul, la mère, ventre nourricier et protecteur, et le père, bras du très-haut régisseur.

L'humain comme dans une ruche, à n'exister que pour se recréer à l'infini, et obéir à la règle, jusqu'à ce qu'un autre être, une autre femme, œuvre du démon sans aucun doute, nous offre l'in vraisemblable possibilité de l'amour sans devoir, le choix, le partage, et même le refus, l'esprit hors Dieu.

Djamila, elle que je pouvais nommer, regarder sans crainte de me brûler les yeux, sixième pilier de ma foi, blasphème vivant, hérésie secrète.

Interdit parmi tous les interdits, femme, choisie par moi, au-delà du cercle de mon peuple, plus âgée que mon enfance mais avec le même cœur baigné de rosée, la même insolence face à la lumière de l'est, qui ne peut plus se contenter de croire sans comprendre.

Poétesse des sables, gardienne de mes premières expressions, miel et muqueuses de mon premier émoi, et moi, craché d'une mère, et avalé par elle tout entier.

Assise près d'un feu, loin des tribus, paria sans homme, sans maître, je l'ai trouvée, elle qui m'attendait, fredonnant une complainte oubliée, la voix du désert, un son qui répondait aux questions que je n'avais jamais osé poser.

L'agneau que j'avais perdu était couché à ses pieds nus, comme un appât, sortilège pour attirer le jeune berger.

C'était elle, la sorcière, la « KAHINA », que l'on évoquait en chuchotant sous la tente, la femme sauvage qui hantait ce territoire, rejetée et crainte par tous, la magicienne qui dévorait les hommes égarés loin de dieu.

La tête baissée sur les flammes, elle caressait l'animal, et, sans même interrompre son chant, elle me dit : « Approche ! ».

J'aurais dû partir en courant et je me suis avancé, jusqu'à la recouvrir de ma mince ombre.

Elle frappa le sol de son immense main à deux reprises et je me suis assis, plus rassuré que je ne l'ai jamais été. Toujours sans me regarder elle retira du feu un morceau de viande qu'elle me tendit.

« Elle t'envoûte, elle t'engraisse, puis elle t'égorge docilement avant de te manger. »

Je connaissais cette histoire, et pourtant, malgré la lame rougeoyante que je voyais posée sur les pierres du foyer, je n'avais pas peur. Tout en remuant les braises, elle murmura presque :

« Il y a de l'eau dans l'outre derrière toi, mon enfant ».

Je me levai pour me servir, et sans me retourner je répondis d'une voix mal assurée : « Je ne suis plus un enfant, je conduis le troupeau de mon père ! »

« Pardonne moi, MOHAMED, c'est la vieillesse qui me fait parler. »

Je me raidis instantanément.

« Kahina !, qui t'a dit mon nom ? »

« C'est toi, à l'instant. Seul l'aîné des garçons est autorisé à mener les bêtes et, je t'en prie, ne m'appelle pas comme tes ignorants de frères ; mon nom est DJAMILA ». Sur ces paroles, elle m'ouvrit enfin son visage. Où était la vieille femme dont elle parlait ? Je n'avais jamais vu, une telle blancheur, des traits aussi lisses, des yeux si noirs et si profonds.

Ma grand-mère était vieille, ma mère aussi, mais pas cette femme, à peine mûre, et pourtant, avec

quelque chose de très ancien dans le regard, un long passé, une longue histoire.

« As-tu encore faim ? »

Saisissant mon agneau à bras le corps, je me relevai prestement.

« Non, il faut que je parte maintenant, les moutons attendent ».

Quelle piètre excuse, mais je ressentais un début de peur incontrôlable me titiller l'estomac. Je partis en direction de la dune sans oser croiser à nouveau ses yeux, d'un pas rapide, redoutant stupidement qu'elle ne m'agrippe au passage.

Je l'entendis reprendre sa complainte de sirène des sables.

« A bientôt mon enfant ! »

Je me forçai à me retourner pour réagir encore, elle me regardait en souriant, comme aiguisée par je ne sais quel appétit, son index posé sur ses lèvres.

Alors, cette fois ci, je mis à courir.

Chapitre deux

« Père, est-ce que tu connais la Kahina ? »

« Quelle drôle de question mon fils, tu sais que l'on ne doit pas parler de ces choses là, si on évoque le mal, il arrive toujours. »

« Tu as dit que j'étais un homme en me confiant la charge du troupeau. Je peux entendre ce que vous taisez et s'il faut se méfier, il faut que tu m'apprennes de quoi. »

« Viens ! »

Mon père m'entraîna sous la tente et fit signe aux femmes de sortir. Il tira la peau de chèvre sur l'entrée et me fit asseoir.

« D'où te vient cette curiosité ? »

Sans mentir vraiment, je lui dis que j'avais entendu les hommes de la tribu chuchoter ce nom, et que j'avais perçu de la peur dans leurs paroles. S'il y avait un danger je devais moi aussi être prêt à combattre, mais quoi ?

« Il est vrai que tu as bien grandi, et tes mots, même plein d'inconscience, sont ma fierté ».

De sa main droite il toucha son cœur en geste de remerciement.

« Tu connais la plupart des légendes de notre peuple, celle dont tu parles se perd dans la nuit des temps, une époque où nous n'avions pas encore reçu la grâce du Miséricordieux, que Son nom soit béni. Il était là, comme Il l'a toujours été, mais nous l'ignorions, comme les bêtes »

« Tu veux dire qu'Il a existé un temps avant le Tout-Puissant ? »

« Tu as mal écouté. J'ai dit, nous ne Le connaissions pas, mais Lui nous connaissait. Il nous a donné la vie et ensuite l'esprit, des yeux pour regarder, puis la vue pour Le voir. Il est le temps et toute chose, et il nous a fallu apprendre pour Le reconnaître, c'est pour cela que le LIVRE existe. C'est sa parole offerte pour ouvrir nos yeux. »

Il porta sa main à ses lèvres comme lorsqu'il touchait le CORAN.

« Oui mais ? »

« Attends, et cette fois écoute bien ! Les anciens racontent l'histoire d'une reine guerrière qui a régné sur tout le pays, il y a bien longtemps, bien avant le père du père de mon père, que leurs noms demeurent à jamais dans mon cœur. Cette femme était plus puissante que tous les califes de notre terre, c'était un démon, et plus d'un homme a succombé sous sa lame. Elle ignorait la foi et l'a combattue comme une engeance alliée au sheitan, mais elle a fini par en perdre la tête que nos ancêtres ont exposée à toutes les nations arabes.

« Mais, père, pourquoi en avoir peur alors ? »

« On dit que son esprit rôde encore sans repos, et qu'elle se nourrit des enfants du croyant, pour venger les deux fils que les troupes du Saint Homme ont convertis. »

« C'est pour cela qu'elle est dénommée sorcière, mais... elle avait bien un nom ? »

« Son nom s'est perdu dans l'histoire, et il vaut mieux l'ignorer. Le prononcer, c'est l'appeler. »

« Je... »

« Suffit mon fils, laisse les démons loin de nous ! »

Il cracha par terre pour conjurer les mauvais esprits.

« Tu en sais assez pour avoir peur toi aussi, maintenant laisse moi. Va te préparer, il est temps de prier, nous en aurons bien besoin après cette conversation ».

J'embrassai ses deux mains et sortis en songeant à ces mots : « KAHINA, la reine, sorcière et guerrière. »

Chapitre trois

Le lendemain à l'aube, après les ablutions et la première prière, je partis en quête de quelques herbes médicinales, juste cueillies sous la rosée, dans les contreforts du plateau. J'aurais pu tout aussi bien me rendre aux abords des dunes, mais la perspective de rencontrer à nouveau DJAMILA, ou quel que soit son nom, avait refroidi mes ardeurs.

Au pied de ce petit massif rocailleux coulait un oued chétif, et sur ses berges ma mère m'avait appris à reconnaître les plantes qui soignent, et quelques racines aux vertus culinaires incertaines pour mon palais.

Arrivé sur la crête surplombant le ruisseau je suis resté aussi figé que l'épouse de LOTH. Une tente était érigée près du cours d'eau, celle que j'avais découverte la veille, la tente de la sorcière.

Une fois le choc passé je m'apprêtais à tourner les talons lorsque j'entendis une voix, sa voix, héler mon prénom. Une ombre transparaissait sous la toile, presque immobile, et je ne pourrai jamais l'expliquer mais je me dirigeai vers elle, en psalmodiant une incantation que je m'imaginais protectrice : « Béni

soit le nom de celui qui est, qu'il me garde en son sein et chasse les démons. »

Je me suis arrêté devant le seuil de peaux, désorienté, hésitant entre la fuite désordonnée et le pas de plus que me dictait un déraisonnable courage.

« Allons, entre, il doit commencer à faire très chaud dehors ! »

J'entrais. Dans la fraîche pénombre, encore ébloui de soleil, je distinguais à peine les objets. Seul, un visage de craie semblait flotter sans corps dans l'obscurité.

Dominant ma frayeur, les mains sur les hanches, je lançai d'une voix mal maîtrisée :

« Que fais tu là, femme ? »

« S'il te plait, n'essaye pas d'être méprisant, laisse cela aux idiots sans cervelle, tu vaux bien mieux que ça. »

Je me calmai un peu, comme si ses paroles avaient le pouvoir de m'apaiser. « Pourquoi as-tu quitté les dunes ? »

« Mon enfant, pardonne moi, je m'en suis voulue de t'avoir effrayé hier, alors j'ai décidé de partir pour que tu n'aies plus à me rencontrer et je n'aurais jamais pensé que le hasard te ramènerait à moi. »

« Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à croire ce que tu racontes ? c'est encore un de tes tours. »

« Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi pas ? »

Elle se mit à rire, du cristal en cascade expulsé du fond de sa gorge. Je bafouillais :

« Tu... tu te moques de moi ! »

« Allons MOHAMED, je n'ai jamais voulu te blesser, et encore moins... »

Malicieusement, elle suspendit ses mots avant d'ajouter : « Te manger ! ».

Chapitre quatre

Sourire de peur, cela est-il possible ?

Elle avait piqué juste à la racine de mes craintes et semblait vouloir s'en amuser. D'un geste sec, elle me tira par le poignet et je me retrouvai assis à son côté.

« C'est bien ce que l'on raconte sur moi chez vous. »

Ses longs doigts pianotant l'air elle reprit :

« Je serais l'abominable pécheresse dévoreuse d'hommes, houuu !! »

Elle saisit mes deux mains et les posa sur sa poitrine me faisant malaxer d'autorité ses deux seins légèrement découverts.

« Est-ce ainsi que tu imagines un spectre ? »

Je restais tétanisé, et même lorsqu'elle relâcha sa pression, je n'arrivais pas à ôter mes mains de son corps, éprouvant une étrange chaleur dans le bas-ventre. Fixant mon aine, elle ajouta :

« Je constate aussi que je me trompais, tu n'es plus un enfant. »

Tout mon visage fut envahi d'un feu de honte.

« Ne sois pas embarrassé, tu peux même être fier, d'autres que toi auraient mouillé leur sarouel de frayeur à mon contact. Tu flattes la vieille femme que je suis. »

Je croisai maladroitement les jambes, et osai dire :

« Mais pourquoi dis-tu que tu es vieille alors que mes yeux ne le voient pas ? »

« Je le suis pourtant. Ne te fie pas à cette enveloppe, nous sommes plus que nous paraissions. Même toi, je devine déjà l'homme que tu deviens, et ma foi, à ce que je vois... »

Elle regarda à nouveau mon entrejambe encore raidi, puis elle détourna le regard et baissa la tête. Je suis sûr qu'elle souriait. Assise en tailleur, posé sur ses deux cuisses, je vis un livre ouvert que je n'avais pas remarqué.

« Tu lis le CORAN ? »

Elle ne put retenir une grimace vite effacée.

« Il existe d'autres livres, tu sais. »

« Mon père dit que nous n'en avons besoin que d'un seul. »

« Ton père, comme tous les hommes, désire être guidé parce que, comme tous les hommes, il a peur. »

« Mon père n'a peur de rien ni de personne ! »

« Calme toi, je ne voulais pas t'insulter, je ne te parlais pas de son courage, à te voir, je me doute que tu tiens beaucoup de lui. C'est d'une autre peur dont il s'agit, celle qui gît au fond de nous, ce vide que la plupart comble par un dieu. »

« Mais tu es folle, tu insultes le Seigneur de nos vies maintenant ! »

« Ohh, IL s'en remettra, si Lui croit en moi. »

« Je finirai en enfer par ta faute ! »

Elle caressa ma joue tremblotante, mieux qu'une mère ne l'aurait fait, et mes narines furent inondées par un parfum d'ivresse.

Sûrement encore un de ses charmes.

Je voulais me lever et je ne le voulais pas, la Kahina m'avait envoûté.